

Sans toi, je n'aurais pas regardé si haut

Tableaux d'un parc

Denise Desautels





Extrait de la publication

Sans toi, je n'aurais pas regardé si haut

Tableaux d'un parc



Extrait de la publication

LE NOROÏT SOUFFLE OÙ IL VEUT, EN PARTIE GRÂCE AUX SUBVENTIONS DE LA SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES ENTREPRISES CULTURELLES DU QUÉBEC ET DU CONSEIL DES ARTS DU CANADA.

LES ÉDITIONS DU NOROÏT BÉNÉFICIENT ÉGALEMENT DE L'APPUI DU PROGRAMME DE CRÉDIT D'IMPÔT POUR L'ÉDITION DE LIVRES DU GOUVERNEMENT DU QUÉBEC (GESTION SODEC).

CONCEPTION GRAPHIQUE : NORMAND POIRÉ
PHOTOGRAPHIES : DENISE DESAUTELS, EMMANUEL MARTIN ET PIERRE PETEL
COUVERTURE: *LES LEÇONS SINGULIÈRES* DE MICHEL GOULET (DÉTAIL), PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEURE

DÉPÔT LÉGAL :
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU CANADA
ISBN : 978-2-89018-841-9

TOUTS DROITS RÉSERVÉS
© ÉDITIONS DU NOROÏT, 2013

DISTRIBUTION AU CANADA EN LIBRAIRIE

DIMÉDIA
539, BOULEVARD LEBEAU
SAINT-LAURENT (QUÉBEC)
H4N 2S4
TÉLÉPHONE : (514) 336-3941
TÉLÉCOPIEUR : (514) 331-3916
COURRIEL : GENERAL@DIMEDIA.QC.CA

ÉDITIONS DU NOROÏT
4609, RUE D'IBERVILLE, BUREAU 202
MONTREAL (QUÉBEC)
H2H 2L9
TÉLÉPHONE : (514) 727-0005
TÉLÉCOPIEUR : (514) 723-6660
COURRIEL : LENOROIT@LENOROIT.COM
SITE : WWW.LENOROIT.COM

DISTRIBUTION EN EUROPE

LIBRAIRIE DU QUÉBEC
30, RUE GAY-LUSSAC
75005 PARIS
TÉLÉPHONE : 01 43 54 49 02
TÉLÉCOPIEUR : 01 43 54 39 15
SITE : LIQUEBEC@N.OOS.FR

IMPRIMÉ AU QUÉBEC, CANADA

L'AUTEURE REMERCIE LE CONSEIL DES ARTS DU CANADA POUR SON SOUTIEN FINANCIER.
ELLE REMERCIE AUSSI CHALEUREUSEMENT ALAIN PETEL ET L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA.

Denise Desautels

Sans toi, je n'aurais pas regardé si haut

Tableaux d'un parc



Extrait de la publication

Nous dépendons de nos lieux plus encore que de nos proches.

Pascal Quignard

*suis-je loin. de quoi. de quoi peut-on être loin. il faut
du temps pour cela. assez de temps pour que la distance,
en imagination, fasse son chemin.*

Mathieu Boily

ORIGINE

*Comment faire pour que vieillir, ce soit renaître,
Pour que la maison s'ouvre, de l'intérieur,
Pour que ce ne soit pas que la mort qui pousse
Dehors celui qui demandait un lieu natal?*

Yves Bonnefoy



Extrait de la publication

À quand remonte la buse à la cime de l'arbre ? Onze ans. Déjà. En novembre cette année-là, l'automne se prolonge, étrangement jaune. Le premier du millénaire. Tu me fais la surprise un matin de me rejoindre parmi les marronniers et les grands pins. Tu coupes le fil d'une conversation animée avec l'ailleurs, néant ou limbes. Ta grand-mère morte, autres cadavres et autres colères de plus en plus mordantes. Une guerre commencée trop tard, d'instinct je m'emballe. Je profite de la moindre occasion, le parc à l'aube par exemple, pour confondre au fin fond de mes muscles de marcheuse affolée, incapable d'apaisement, cœurs et fureurs. Parce qu'il ne pleut que du périssable, je compte les morts partout tout le temps. Dedans comme dehors. À ton insu tu m'as ramenée à l'ordre, tu as donné un nom aux bêtes et aux choses. Le matin de la buse, sans toi, je n'aurais pas regardé si haut. Je n'aurais pas été frappée par le réel en plein visage. Je serais restée coincée, à ressasser des ruines. Hurlante à l'intérieur.

Dans *Le siècle inachevé*, «j'avale mes fils et mes fils par ma bouche me parlent du réel». Des mots que je relis par hasard. Comme si, une fois assise à mon bureau, je les avais appelés, qu'ils avaient répondu présents, m'avaient saisi la main et le regard, et les avaient ramenés vers eux.





Dix automnes après, j'ai reçu de toi d'étonnantes photos de la chouette rayée dont tout le monde parlait, y compris dans les journaux. J'avais fini par l'apercevoir en haut du grand pin où elle avait trouvé refuge. Mon élan de marathoniennne de la marche, stoppé par l'attrouplement à quelques mètres de ma foulée. Tes plans serrés de l'oiseau, je crois te l'avoir dit, m'ont fait me sentir vastement vivante ce matin-là.

Deux rapaces, l'un diurne, l'autre nocturne, croisés à dix ans d'intervalle, nous auront soudés autrement. Ils auront permis que nous vivions dans ce lieu – j'allais écrire *mon* lieu, l'ayant toujours cru fondamentalement mien – des moments inédits appelés à devenir tôt ou tard souvenirs. Formulés de cette manière où matin, mémoire, archéologie, parc, rapaces sont à ce point soudés, les faits m'ébranlent. Rapaces, avec becs et ongles. Quelque chose là de moi, de toi aussi – question d'hérédité. Jusque dans la sortie fortuite de la griffe. Cela écrit, parce que difficile à dire dans le réel des bêtes et des choses. Protégé en somme ici par la fiction. Comme s'il fallait chaque fois qu'on se défende. Contre quoi? Contre qui? L'autre de nous deux. Quand l'autre s'acharne, se braque. Un rien en cause, et subitement ça dégénère, notre affection vire à l'aigre. Toi, moi, nos fracas d'âmes. Chaque fois en refaire vite le puzzle – nos serres repliées – pour éviter le pire. Mon émotion effrénée. Ton raidissement.

■

Nous ne parlons pas, ou si peu, de mes livres. « Trop de morts » pour que tu ailles jusqu'au bout. Ça a été ton unique commentaire à propos de *Ce fauve, le Bonheur*. Tu as refusé de faire partie de la communauté des victimes, tu as eu raison. Refusé d'être « rappelé à l'ordre... ramené dans le Bonheur pieds et poings liés » comme dans *Tu ne t'aimes pas*. La reconstitution, bien que fortement fictive, de l'hécatombe familiale qui a précédé ta naissance et que j'ai voulu inscrire dans une certaine histoire du Québec ne te concerne pas. Pas de cette manière. Pas avec ce poids d'ombre. J'ai été, et ça continue, plus nécrophile que maternelle. Voilà pour le constat. La mère avaleuse, dévoreuse, ce n'est pas moi, mais la mienne. Comment aurais-je pu aller trop loin ? jusqu'à t'avaler ? Rien que l'inquiétude qui se pointe souvent – à laquelle viennent se greffer des larmes faciles héritées d'elle, dont je n'arrive pas à me déprendre et que je n'ai pas le pouvoir de dissimuler – t'exaspère. De toute façon tu es parti trop tôt te réfugier dans les bois avant de prendre la mer.

De là mon désir. Écrire autrement que prévu le texte qui me résiste – farouche depuis des années –, avec pour noyau le parc Lafontaine, en te l'adressant. Sorte de « Lettre au fils ».



La mort y trouvera de nouveau sa place, indissociable du décor, tu le sais bien, les douleurs et les pièges qu'elle charrie, même les plus ridicules, étant toujours susceptibles de s'y manifester. Et j'y jouerai de nouveau le rôle de la narratrice. Comme dans *Pendant la mort*. L'ultime lettre, 65 pages en vers, adressée à ta grand-mère qui n'en finissait pas de mourir et de ressusciter. Chaque mot, de l'imploration à l'exaspération, a surgi d'une allée ou d'une autre. En concurrence certains matins avec les cris éraillés des étourneaux.

Je m'y aventurerai en mère surtout. Mais sans intention de me racheter. Sans non plus le ton juché haut ni l'intransigeance héréditaire, quasi tangible de mon émotion. En mère qui t'a couvé tandis qu'elle continuait d'être encombrée par la pesanteur de sa propre enfance – et de facto de sa propre mère –, d'elle enfant assidûment confrontée à une nouvelle disparition, au rétrécissement récurrent – ironique dernier battement de cœur – de son petit monde. En mère jusque-là convaincue d'avoir été une enfant aimée. Encore si lourde d'obéissance.



La résistance du parc finira bien par se relâcher. Toi ici je suis forcée de le considérer différemment, lui *déjà* conjugué à plusieurs temps dans plusieurs de mes textes, lui récent entre nous et cependant de plus en plus fréquent. Depuis l'événement de la chouette. Depuis surtout l'arrivée d'un attendrissant labrador marron dans ta vie.

On s'y est souvent croisés cet été. Comme si on s'était donné rendez-vous. Dans l'extrême agilité des sons et des senteurs du matin. Chaque fois P., apercevant au loin l'infatigable marcheuse, se rue sur elle, chaque fois prise par surprise, arrachée à elle-même, énergiquement déséquilibrée par l'impact de ce corps à corps. Lui, masse espiègle et luisante dans la verdure de juillet, chaque fois content de son effet. Comme si c'était la première. Fonceur d'espoir on dirait. Comme s'il avait pressenti, avec son intuition astucieuse de bête – peut-être tu lui auras inoculé la tienne –, que la marcheuse rêveuse était en danger. Que, la mort collée aux semelles de ses running shoes attirant la mort, chaque moyen qui avait la moindre chance d'activer, ne fût-ce que momentanément, la circulation de l'air autour d'elle s'avérait bon à prendre.



Déjà, petit adverbe dangereux, forcément incompatible avec le doute indispensable à l'espoir d'un étonnement. D'un futur qui fait écrire. La part lisse du *déjà dit* ne laissant aucune place à l'autre, la dynamique, la vertigineuse, celle qui soulève urgence et panique, et te concerne, quoi que tu en penses, malgré le *ça ne me regarde pas* qui de temps en temps me fixe, surgi du fond de ton regard. Blâme réservé qui me remet à ma place. Côté obscur et ressassement de l'obscur. En effet, j'y suis allée un peu fort, mon grand. Je t'ai offert «trop de morts», que ça même parfois, alors que tu voulais tout bonnement empoigner la vie.

Table des matières

ORIGINE	11
JE ME SOUVIENS	57

ACCOMPAGNEMENTS

PAUL CHANEL MALENFANT (13), NATHALIE SARRAUTE (16),
ARHUR RIMBAUD (20, 81), MARIE N'DIAYE (20), ANNE HÉBERT (20, 77),
RÉJEAN DUCHARME (21), STEFAN ZWEIG (23), PAUL GAUGUIN (23),
MICHEL TREMBLAY (29, 59), PAUL-ÉMILE BORDUAS (29),
HECTOR DE SAINT-DENYS-GARNEAU (29),
PIERRE PETEL (30, 70), MARINA TSVETAÏEVA (32), EUGÈNE DELACROIX (32),
JORGE MOLDER (33), VICTOR HUGO (37), LYDIA FLEM (37),
GEORGES DIDI-HUBERMAN (37, 54), MICHEL GOULET (39, 73),
NICOLE BROSSARD (41), DANIEL BUREN (43, 65), ALBERT CAMUS (47),
JEAN PAUL RIOPELLE (50), HUGUES CORRIVEAU (52), MÉLINA BERNIER (52),
MARGUERITE DURAS (52, 53), J.-B. PONTALIS (53), WIM WENDERS (53),
ABIGAIL HAWORTH (53), JOSEPH KOSMA ET JACQUES PRÉVERT (59),
SUZANNE JACOB (60), DANIELLE DUSSAULT (61), MONIQUE DELAND (62),
MICHEL BEAULIEU (64), JACQUES BRAULT (64), JEAN NARRACHE (65),
ANDRÉ FOURNELLE (67), PAUL BUISSONNEAU (67), PAUL CLAUDEL (68),
COZIC (68), PHILIPPE BAYLAUICQ ET MARIE-JULIE DALLAIRE (68),
NORMAND DE BELLEFEUILLE (69), OLIVIER DEBRÉ (69), GRATIEN GÉLINAS (70),
LUC BOURDON (70), ANNE-JAMES CHATON (70), TREVOR GOULD (72),
LISE LAMARCHE (72, 83), CHANTAL DUPONT ET MADELON HOOYKAAS (72),
BUCKMINSTER FULLER (72), LÉO AYOTTE (73), FERNAND LEDUC ET
MARIO CÔTÉ (73), FRANCE THÉORET (76), RAHEL HUTMACHER (76),
CALIXA LAVALLÉE (76) ALFRED LALIBERTÉ (76), HENRI HÉBERT (76),
ÉMILE DUPLOYÉ (77), ARMAND VAILLANCOURT (80), CÉCILE GRENIER ET
DINU BUMBARU (80), CAROLE LAGANIÈRE (80), FÉLIX LECLERC (81),
JACQUES BLANCHET, LUCIEN HÉTU ET LUCILLE DUMONT (82).

LES PHOTOGRAPHIES DE LA PAGE 31 SONT EXTRAITES
DU FILM *AU PARC LAFONTAINE* DE PIERRE PETEL

DANS LA COLLECTION LIEU DIT

SANS TOI, JE N'AURAI PAS REGARDÉ SI HAUT
TABLEAUX D'UN PARC

a été composé en caractères Perpetua corps 10.5
et achevé d'imprimer par L'imprimerie Gauvin
le cinquième jour du mois de mai de l'an deux mille treize
pour le compte des Éditions du Noroît
sous la direction littéraire de Paul Bélanger.

L'édition originale comprend 500 exemplaires dont
vingt-cinq numérotés, signés et accompagnés
d'une photographie originale en couleur.



Collection



Éditions du
Norôît

C.P. 156, Succursale De Lorimier
Montreal (QC) H2H 2N6
www.lesnoroit.com